

eussent été retrouvées, il sentait à chaque instant que l'illusion à laquelle il avait dû l'amour de Francesca était détruite, et, quoiqu'il fit peu de cas des tendres sentiments que le cœur peut éprouver, il eût voulu les retrouver dans l'âme de sa femme, comme moyen de bonheur pour lui. La sensibilité des gens égoïstes, toute relative à eux, est plus vive qu'on ne pense ; ils tiennent à être aimés ; il leur convient si bien d'être le centre de tout !

Les autres ne sont pour eux que des moyens, et ils leur en veulent de ne pas remplir l'emploi auquel ils les destinent, leur bien-être à eux. Il avait donc fini par prendre de l'humeur de la froide tristesse de Francesca ; et des mots durs et amers, tels que l'enfant qui n'avait jamais quitté sa mère n'en pouvait avoir entendu de sa vie, s'échappaient souvent de la bouche d'Hermann. La première fois la jeune femme étonnée hésitait à croire qu'ils s'adressassent à elle ; ensuite une douloureuse conviction vint ajouter cette peine à celle qu'elle nourrissait en secret ; puis ce sentiment d'une nature délicate qui se voit outragée, fit rougir son front si pur, et chaque fois depuis, une honte mêlée de souffrance couvrait son visage de larmes dès qu'elle entendait les dures paroles aigrement prononcées par Hermann.

Cette émotion pénible s'étant plusieurs fois renouvelée, causa à la faible et impressionnable constitution de cette jeune femme une si doulouuse sensation, qu'un tremblement involontaire agitait toute sa personne aux premiers mots sans pitié. Ce n'était donc plus qu'avec un mouvement d'effroi qu'elle voyait arriver Hermann et qu'elle se présentait devant lui. Elle était effrayée, lui ennuyé ; il sortait souvent de chez lui ; elle restait toujours chez elle ; mais quelque soin qu'on prenne de s'éviter, quelques distractions que l'on puisse avoir, la vie intime revient sans cesse ; et quand le malheur est là... on a beau vouloir s'étourdir, on le retrouve à poste fixe ; il vous attend, il vous guette : vous le fuyez en vain ; vous cherchez inutilement à le tromper, il est sûr de son fait.

Devant les domestiques qui servaient le dîner, les habitudes de politesse d'Hermann lui firent prendre un ton assez doux, lorsqu'il adressait à Francesca les paroles indispensables ; et la jeune femme, pensant aux conseils de sa mère, répondait de ce ton affectueux qui lui était naturel.

— Vous ne sortez guère, il me semble, et votre famille, quoique bien près de vous, est un peu négligée, dit Hermann.

— Si vous vouliez venir ce soir avec moi chez mes cousins ? répondit en hésitant Francesca.

— J'ai quelques affaires : mais allez-y : votre grand'mère, Mme d'Herby, s'y trouvera peut-être.

— Je ne le crois pas, reprit la jeune femme.

Et, pensant que ce n'était pas sans motif que son mari désirait qu'elle vît Mme d'Herby, elle ajouta :

— Mais je pourrais passer chez elle avant d'y aller, si vous avez quelque chose à lui faire dire ?

Hermann prit l'air satisfait et dit :

— Mme d'Herby est liée par une longue amitié avec le duc de V..., nouveau ministre des affaires étrangères.

Francesca s'étonna, puis reprit d'un ton affectueux :

— Si vous désirez une recommandation pour quelqu'un de vos amis, je me ferai un plaisir de vous la rapporter, d'autant plus que moi j'ai quelque chose à vous demander au sujet d'une de mes amies d'enfance.

Il y avait rarement une conversation aussi intime et aussi amicale entre le mari et la femme. On était au dessert, les domestiques s'étaient retirés ; il commençait à s'établir une espèce de

confiance, chacun ayant à exprimer une pensée, un désir qui avait besoin de la volonté de l'autre.

— Vous savez, continua Francesca en voyant qu'Hermann ne répondait pas, vous savez que j'ai toujours aimé Hortense.

— Sans doute, dit Hermann plus content.

Il avait craint d'entendre nommer Louise.

— C'est d'elle que je vous parlerai ; mais d'abord que faut-il dire à ma grand'maman ?

— Qu'elle veuille bien me faire connaître au ministre, me mettre en rapport avec lui.

Ici, Hermann hésita un peu.

— Nos intérêts sont communs, Francesca ; je puis me confier à vous. C'est pour moi, c'est pour une chose importante que je désire être avec le ministre, et j'ai besoin que la bienveillance et l'amitié de Mme d'Herby m'assurent sa protection particulière. Mais je désire d'abord être connu de lui, sans annoncer aucun autre projet que celui de voir de près un homme recommandable par ses talents et sa probité.

Francesca ne put se défendre d'un mouvement de surprise au changement complet qui s'était fait dans l'opinion d'Hermann sur le duc de V... Elle savait que pendant long-temps ce grand seigneur libéral avait excité sa colère ; que souvent Hermann avait dit qu'il lui représentait un général aveugle tirant sur ses propres troupes, ou les faisant servir à fortifier le camp ennemi.

Mais Hermann ne comprit rien à la surprise de sa femme : il y a des gens qui savent si bien oublier à propos !

— Rien ne sera plus facile, dit Francesca, que de vous lier avec le ministre... il dîne assez souvent chez ma grand'maman ; et si vous ne vous êtes pas trouvés ensemble jusqu'ici, c'est qu'on croyoit vos opinions si opposées aux siennes, que cela allait jusqu'à l'éloignement pour sa personne.

— Qui diable a pu imaginer une pareille sottise ? dit vivement Hermann.

— Vous êtes devenu bien tolérant, il est vrai, reprit Francesca.

— Je l'ai toujours été.

— Mais votre brochure !...

— Oh ! qui pense à cela maintenant ? s'écria Hermann.

Six mois auparavant, on lui avait promis une place de secrétaire d'ambassade. Sa fortune était médiocre alors. A présent il avait cent mille francs de rente. Il voulait être ambassadeur. Sa brochure le gênait un peu ; mais il venait d'en publier une nouvelle, où il préchait l'oubli de toutes les discussions politiques, et l'union de toutes les lumières pour éclairer et diriger la patrie. Il est des gens qui croient que les autres ne doivent pas se souvenir de ce qu'eux-mêmes ont oublié, et qui sont à peu près comme ces enfans qui pensent qu'on ne les voit pas quand ils ont fermé les yeux.

Hermann aperçut en ce moment un léger sourire sur les lèvres de sa femme. Elle l'avait deviné. Alors, renonçant à en faire sa dupe, il espéra en faire sa complice.

— Oui, reprit-il, je veux me rattacher à ceci : l'empereur le désire... il sent bien qu'il n'y a que nous pour remplir les ambassades, et l'on se doit à son pays. Je ferai le sacrifice... de mes répugnances...

Il mentait encore par habitude, quand il croyait se résigner à dire la vérité.

Francesca souffrait... elle craignait d'être obligée de ne l'estimer sur rien.

Il ne devina point ce sentiment.

— Vous vouliez me demander quelque chose ? dit-il, espérant